

FICHE DE LECTURE

DOCUMENT RÉDIGÉ PAR ÉLÉONORE QUINAUX

Moderato cantabile

MARGUERITE DURAS



lePetitLittéraire.fr

FICHE DE LECTURE

DOCUMENT RÉDIGÉ PAR ÉLÉONORE QUINAUX
TITULAIRE D'UNE LICENCE EN PHILOGIE ROMANE
(UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN)

Moderato cantabile

MARGUERITE DURAS

lePetitLittéraire.fr

Rendez-vous sur lePetitLittéraire.fr et découvrez :

Plus de 1200 analyses
Claires et synthétiques
Téléchargeables en 30 secondes



MARGUERITE DURAS **5**

MODERATO CANTABILE **6**

RÉSUMÉ **7**

ÉTUDE DES PERSONNAGES **11**

Anne Desbaresdes

Chauvin

Le fils d'Anne

Mademoiselle Giraud

La tenancière du café

CLÉS DE LECTURE **14**

Le Nouveau Roman

Le mythe de la caverne

Le rythme

PISTES DE RÉFLEXION **21**

POUR ALLER PLUS LOIN **23**

Marguerite Duras Auteure française aux écrits polymorphiques

- **Née en 1914 à Gia Dinh (Indochine)**
 - **Décédée en 1996 à Paris**
 - **Quelques-unes de ses œuvres :**
 - *Un barrage contre le Pacifique* (1950), roman autobiographique
 - *Agatha* (1981), théâtre
 - *L'Amant* (1984), roman
-
-

Cadette d'une famille de trois enfants, Marguerite Donnadiou – de son vrai nom – grandit dans une colonie française en Indochine, où elle est née en 1914. Après le décès de son père en 1921, sa mère, poussée par l'administration coloniale, acquiert une terre infertile près de Saigon. Ce cadre désastreux marque la jeune Marguerite, qui le représentera largement dans son œuvre. Venue s'installer à Paris en 1932 pour suivre des études en sciences politiques, Marguerite Duras travaille ensuite comme secrétaire au ministère des Colonies jusqu'en 1940.

À partir de 1943, son appartement dans la capitale française devient un lieu de rencontres intellectuelles. Elle rédige un premier roman, *Les Impudents*, qui sera publié la même année. Elle s'illustre ensuite dans toutes les formes littéraires : romans, théâtre, scénario, réalisation. Son écriture est couronnée par le prix Goncourt en 1984 pour *L'Amant*. Auteure majeure du xx^e siècle, ses écrits bousculent les clichés littéraires de l'époque.

Moderato cantabile

Une mélodie brève et suffocante

- **Genre** : roman
 - **Édition de référence** : *Moderato cantabile*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1993, 165 p.
 - **1^{re} édition** : 1958
 - **Thématiques** : la rencontre, le crime passionnel, l'adultère, la solitude, le désespoir, la peur
-
-

Moderato cantabile est publié en 1958 et reçoit le prix de Mai, créé la même année par Alain Robbe-Grillet (romancier et cinéaste français, 1922-2008) et disparu deux ans plus tard. Le titre du livre fait référence à une indication mélodique sur une partition informant le musicien que le morceau se joue sur un rythme chantant et modéré.

C'est en effet l'allure que revêt ce roman d'une centaine de pages, au centre duquel se joue une rencontre entre un homme et une femme dans un café. Ils s'inventent, jour après jour, une histoire bâtie autour d'un meurtre qui a eu lieu au même endroit. Ce crime passionnel permet à deux égarés de débiter une passion brève et dévorante, mais presque platonique.

Ce petit opus a suscité quelques remous dans la critique des années cinquante, certains y percevant un modernisme incroyable, d'autres ne comprenant pas le dessein de ces pages à l'aspect inachevé.

RÉSUMÉ

L'ENNUI

Comment ne pas s'ennuyer lorsque l'on est une femme issue de la bourgeoisie dont la seule occupation réside dans le fait de mener son fils, de manière hebdomadaire, à sa leçon de piano ? Telle est la vie terne, monotone et sans surprise d'Anne Desbaresdes. L'existence de cette blonde sans avis, sans conversation, sans préoccupation, tourne autour de son fils unique. Son envie ? Qu'il apprenne le piano, car la musique est extrêmement importante pour elle. Anne a une belle maison, un charmant jardin où se pâment de splendides magnolias et, à son service, un important personnel. Ce n'est pas l'argent qui manque : son époux est le directeur des Fonderies de la Côte, et gère pour celle-ci toutes les affaires d'import-export. Le quotidien de la jeune femme se rythme donc entre des réceptions, des soirées pour le personnel organisées annuellement dans de beaux salons et l'importance du paraître pour donner à autrui l'image d'une vie de rêve.

Mais derrière les masques et les fards, l'existence d'Anne est pauvre, vide, proche du néant. Entre elle et son mari, l'amour est absent ; ils font d'ailleurs chambre à part. Anne meuble ses nuits d'innombrables insomnies, d'heures à regarder à travers la verrière le jeu de la lune sur les feuillus du parc. Ce qu'elle ignore, c'est que, tandis que son regard vague tente de trouver le sommeil, un homme qu'elle ne connaît pas encore l'observe, hanté par cette silhouette qu'il convoite tant.

UN CRI COMME UN COMMA DANS UNE SONATE

Chaque vendredi, les notes se répètent ; le fils chéri s'échine à faire résonner les cordes d'un piano au grand désespoir de M^{lle} Giraud, son professeur. Après un mois de cours, ce blondinet ne parvient toujours pas à jouer correctement une sonatine de Diabelli (compositeur et musicien autrichien, 1781-1858) dont le rythme se doit d'être aussi modéré que chantant – *moderato cantabile*. Et cette mère qui ne se fâche jamais, qui n'éduque finalement pas sa progéniture et ne lui fixe aucun cadre, aucune rigueur, exaspère au plus haut point le professeur. Chaque semaine des gammes, chaque semaine des fausses notes, chaque semaine une impression d'entendre un morceau dont la qualité stagne. Anne n'est nullement gênée, au contraire, il semblerait presque qu'elle encourage son fils dans cette nonchalance horripilante.

Et puis soudain, lors de l'une de ces leçons, un cri de femme retentit, du bruit se fait entendre dans la rue, une foule s'amasse, un drame est survenu. Au sortir du cours, Anne apprend qu'un meurtre a été commis : un amant a tiré en plein cœur de sa bienaimée dans l'arrière-salle d'un café, près de l'appartement de M^{lle} Giraud. Cette attitude criminelle sème le trouble dans l'esprit d'Anne. Certes, il l'a tuée, et pourtant il semble tant aimer le corps de la morte, il l'embrasse, les lèvres ensanglantées. Elle que personne n'aime, elle qui est aussi incolore qu'insipide se sent profondément touchée par cette attitude qu'elle ne s'explique pas. Le cri, elle l'entend encore, elle le ressent au plus profond de son être. Ah ! si seulement quelqu'un était capable de lui faire pousser un tel cri, un son qui montrerait au monde entier qu'elle aussi, elle a pu être vivante, ne fût-ce qu'un moment...

LE SAVIEZ-VOUS ?

En musique, le comma désigne un intervalle très petit, représentant la neuvième partie d'un ton.

ÉCRIS-MOI UN DRAME !

Revenir sur les lieux du crime, entrer dans le café discrètement, boire quelques verres de vin pour se donner du courage, sympathiser avec la patronne, tels sont les premiers gestes qu'Anne, accompagnée de son fils, accomplit le lendemain du drame et les autres jours encore, sans vraiment se l'expliquer, du moins au départ. Un nouveau rituel s'installe dans un nouveau lieu, lié au besoin de revivre le crime qu'elle interprètera progressivement comme passionnel.

Dans le café se trouve un homme qui interpelle Anne dès sa première venue et, pendant des jours, celui qui répond au nom de Chauvin, un ancien ouvrier de l'arsenal des fonderies de M. Desbaresdes, parti pour des raisons obscures, réinvente encore et encore pour elle le récit de cette passion meurtrière. Il tente de répondre par plusieurs suppositions aux questions d'Anne : pourquoi cet homme a-t-il tiré sur celle qu'il aimait ? La victime le lui aurait-elle demandé ? Cela aurait-il été si insupportable de vivre de cette manière ?

Les journées s'écoulent, parsemées de promenades qui mènent toujours Anne au café où elle retrouve Chauvin, tandis que son fils joue à l'extérieur. La jeune femme qui, initialement, quittait le café avant la venue des ouvriers qui venaient tout juste de terminer leur journée de travail, tarde de plus en plus et finit par arriver avec beaucoup de retard aux réceptions qu'elle donne chez elle. Chauvin lui apporte

ÉTUDE DES PERSONNAGES

en effet quelque chose de neuf : de l'attention. Quant à lui, il a remarqué Anne depuis toujours, depuis les soirées pour le personnel lorsqu'il travaillait encore à la fonderie. Il n'est autre que le rôdeur du parc, qui l'observe la nuit.

Anne découvre des sentiments qui lui étaient jusqu'alors inconnus. Au rythme du vent et du ressac de la mer toute proche, envoutée par l'odeur des magnolias fleuris, sentant la présence de Chauvin autour de sa propriété, Anne suffoque progressivement. Elle prend conscience qu'elle n'est pas à sa place dans son milieu, car elle y est abandonnée et exposée comme un bel objet auquel on ne prête aucune âme. Elle sombre alors, peu à peu, dans un adultère discret, plus psychologique que physique, dans lequel les corps s'attirent plus qu'ils ne se mélangent. Mais Chauvin, comme elle, s'y sent mal à l'aise. Il la voudrait morte, comme cette femme qui a été tuée par amour, tandis qu'elle se sent depuis longtemps comme telle. Leurs vies respectives ne sont qu'un drame auquel l'auteure ne met aucun point final.

ANNE DESBARESDES

Anne Desbaresdes, une jeune femme blonde et pâle, appartient à la bourgeoisie. Elle vit dans une villa du boulevard de la Mer, près d'un port et d'un arsenal. Son mari est le directeur des Fonderies de la Côte – le lecteur ignore de quelle côte il s'agit – et a également en charge l'import-export de la production. Anne est la mère d'un petit garçon à qui elle impose l'apprentissage du piano, mais dont elle semble négliger l'éducation. Elle ne travaille pas, s'occupe de mondantités et de réceptions, mais ne se sent à sa place nulle part. L'amour ayant depuis longtemps disparu de sa relation avec son mari, Anne voudrait connaître la passion. Elle se sent seule, délaissée, fait chambre à part et souffre de nombreuses insomnies.

Sa vie est creuse – elle se sent d'ailleurs morte de l'intérieur – et ne présente aucun intérêt jusqu'à ce qu'elle perçoive le cri d'une jeune femme qui s'est fait assassiner. Intriguée par ce drame, elle commence à fréquenter le café dans lequel il s'est déroulé et y rencontre Chauvin, qui lui témoigne de l'intérêt. Elle qui n'a pas l'habitude de boire passe de plus en plus de temps dans l'établissement et entame une histoire adultérine avec Chauvin. Cette liaison lui permet de ressentir des émotions qui lui étaient inconnues, mais aussi une sensation d'étouffement lorsqu'elle se rend compte qu'elle n'est pas faite pour le milieu dans lequel elle évolue. Ainsi, la scène du dîner au chapitre VII en est la parfaite illustration.

« Anne Desbaresdes vient de refuser de se servir. Le plat reste cependant encore devant elle [...] autour d'elle, à table, le silence s'est fait. Alors que les invités se disperseront en ordre irrégulier [...], Anne Desbaresdes s'éclipsera [...] elle vomira là, longuement, la nourriture étrangère que ce soir elle fut forcée de prendre. » (p. 101, 108, 112)

CHAUVIN

Le lecteur ignore son prénom et, jusqu'au milieu du quatrième chapitre, il n'est désigné que par le mot « homme » : « L'heure était creuse, le café encore désert. Seul, l'homme était là, au bout du bar. La patronne, aussitôt qu'elle entra, se leva et alla vers Anne Desbaresdes. L'homme ne bougea pas. » (p. 38)

Quant à sa description physique, l'unique indication donnée est qu'il a les yeux bleus. Autrefois employé aux fonderies que dirige le mari d'Anne, il ne travaille visiblement plus et passe ses journées soit au café, soit dans les alentours de la propriété de la jeune femme, pour l'observer et satisfaire le désir de possession qu'Anne suscite en lui. Il semble d'ailleurs connaître certains détails de son existence. Il divertit Anne en répondant à ses questions et en formulant des hypothèses sur le crime passionnel. Ce faisant, il l'entraîne vers les prémises de l'adultère.

LE FILS D'ANNE

Le fils d'Anne est un petit garçon dont le lecteur ignore le prénom, mais dont il sait qu'il ressemble à sa mère, notamment par la blondeur de ses cheveux. Anne l'oblige à suivre des leçons de piano chaque vendredi, chez M^{lle} Giraud, alors

qu'il n'aime manifestement pas cet art bien qu'il s'y montre assez doué. Sa mère délaisse son éducation et s'en occupe de moins en moins. Il l'accompagne dans ses escapades quotidiennes jusqu'à l'avant-dernier chapitre et lui sert de prétexte pour voir son amant potentiel. En effet, que penserait-on d'une femme mariée qui se rendrait délibérément au café ? Une promenade avec son fils les faisant passer « par hasard » devant ledit café semble plus naturelle aux yeux des badauds et du voisinage et sauve les apparences.

MADEMOISELLE GIRAUD

M^{lle} Giraud est le professeur de musique particulier du fils d'Anne Desbaresdes. Elle juge que cette dernière manque de rigueur et de cadre dans l'éducation qu'elle donne à son enfant. Elle préférerait que la mère n'accompagne plus son fils lors des séances de cours pour éviter qu'elle ne prenne continuellement la défense de ce dernier et ne le laisse stagner alors qu'il a du talent.

LA TENANCIÈRE DU CAFÉ

Elle travaille dans le bar où a lieu le drame passionnel et où s'en joue un nouveau entre Chauvin et Anne Desbaresdes : cette tenancière est en effet le témoin silencieux de l'attraction amoureuse naissante entre ces deux êtres. Elle a l'habitude d'y recevoir les ouvriers de l'arsenal qui arrivent à partir de 18 heures, une fois leur journée de travail terminée. En attendant, elle s'occupe avec un tricot rouge et remplit les verres de vin des deux protagonistes en écoutant leur conversation, mais sans jamais y intervenir. Elle a un rôle d'avertissement : elle prévient de l'arrivée imminente des ouvriers qui ne devraient pas voir Anne en compagnie de Chauvin.

CLÉS DE LECTURE

LE NOUVEAU ROMAN

Marguerite Duras n'a jamais prétendu que *Moderato cantabile* appartenait au genre du Nouveau Roman. Cependant, la publication de ce livre est réalisée par Les Éditions de Minuit, une maison d'édition française fondée en 1941 qui s'est spécialisée dans ce type d'écrits.

Si l'appellation « Nouveau Roman » est introduite pour la première fois en 1955 par Bernard Dort (écrivain et théoricien français, 1929-1994) et reprise en 1957 par l'académicien Émile Henriot (1889-1961), ce nouveau genre narratif lié à la Nouvelle Vague au cinéma est théorisé par l'écrivain et cinéaste Alain Robbe-Grillet en 1963, dans un essai intitulé *Pour un nouveau roman*.

LA NOUVELLE VAGUE

La Nouvelle Vague, un mouvement cinématographique apparu à la fin des années cinquante, regroupe des cinéastes français tels que Jean-Luc Godard, François Truffaut, Éric Rohmer ou encore Jacques Demy. Leur cinéma reflète les changements sociétaux (guerre d'Algérie, 1954-1962 ; mouvement d'émancipation des femmes, révoltes étudiantes) et entend représenter un instantané d'une époque, changeant souvent de modèle familial (divorce, amour adultérin). La Nouvelle Vague ne se définit pas par des critères esthétiques particuliers, bien qu'elle use souvent d'arrêt sur image ou de voix off, mais par une volonté de rompre avec la société traditionnelle. Elle propulse souvent des jeunes héros ordinaires à travers l'observation de leurs sentiments ou par leur évolution au cœur d'une ville.

Le genre du Nouveau Roman se caractérise par le rejet de tous les éléments constitutifs du roman traditionnel : l'auteur délaisse l'intrigue au profit de l'écriture, le lecteur ne doit posséder aucune donnée prémâchée ou annoncée par une kyrielle de symboles ou d'avertissements qui chargeraient le décor d'éléments de compréhension du récit, les personnages ne sont plus pleinement décrits et construits et les portraits psychologiques sont bannis. Toute la beauté et la difficulté du genre réside dans le non-dit et la recherche sur l'écriture. Nathalie Sarraute (écrivaine française d'origine russe, 1900-1999) rejoint la conception de Robbe-Grillet, et publie en 1956 un essai, *L'Ère du soupçon*, dans lequel elle rejette à son tour toutes les conventions romanesques usuelles. Les deux auteurs font figure de chefs de file du courant.

Mais comment renouveler un genre que l'on pratique depuis des siècles ? L'idée est de gommer tous les poncifs auxquels le lecteur est habitué. L'auteur doit le déloger de sa zone de confort. Les personnages deviennent quasiment optionnels, le cadre n'est pas ou très peu décrit, seul le langage compte, et chacun peut, à sa guise, vagabonder comme il l'entend dans les méandres de l'écriture. Il n'y a pas de sens, pas de code prescrit par les auteurs du Nouveau Roman.

Dans *Moderato cantabile*, très peu d'informations sont connues au sujet des personnages : une identité et un statut pour ce qui est d'Anne ; un nom isolé pour l'amant potentiel et un nom commun dénué de personnalisation pour son fils. Quant à l'intrigue, elle n'est pas consistante : remaniée au fur et à mesure de ses idées par un Chauvin conteur, elle réside en une rencontre entre deux êtres au sein d'un café en guise de scène de crime. Dans quelle ville se trouvent-ils exactement ? À quelle époque ? Quelles sont

leurs activités ? Nul ne le sait. Seul le dialogue s'impose et capte le lecteur. Peu importe si ce dernier ne reçoit aucune réponse à la plupart de ses interrogations.

Si un tel genre littéraire est né dans la seconde moitié du xx^e siècle, ce n'est pas un hasard. Le Nouveau Roman se pose en effet en réaction aux bouleversements engendrés par les deux guerres mondiales. Le choc a été tel que nul ne peut désormais se reconnaître dans les anciennes valeurs, celles qui se sont montrées inefficaces puisqu'elles ont mené à la mort de millions de personnes. De la même manière, comment pourrait-on produire une littérature identique à celle du xix^e siècle quand on a vécu de plein fouet les failles de l'existence et le chaos ? Le lecteur doit, à son tour, être bousculé et percevoir ce sentiment d'insécurité constante à travers les romans. Pour y parvenir, l'auteur le laisse se débrouiller avec les maigres éléments qu'il accepte de lui fournir.

LE MYTHE DE LA CAVERNE

Dans *La République* (dialogue philosophique sur la justice), le philosophe grec Platon (428/427-348/347 av. J.-C.) évoque le célèbre mythe de la caverne. Il pose un état d'existence qui voudrait que des hommes vivent enchaînés au fond d'une caverne, le dos contre un mur derrière lequel des torches seraient placées et projeteraient en face d'eux des ombres monstrueuses, celles d'objets pourtant des plus anodins. Ignorant le monde, ces hommes craignent tout ce qui les entoure et imaginent un cadre effrayant. L'un d'entre eux, étant parvenu à se détacher, ose progressivement, mais rempli de crainte, remonter à la surface. Face à la lumière du soleil qu'il a toujours ignorée, il se sent perdu, mais parvient à s'adapter à son nouvel environnement. Il ne souhaite alors

qu'une chose : retourner délivrer ses camarades et leur permettre de découvrir ce monde qu'ils ignorent. Platon poursuit en expliquant que cet homme, rapportant le monde qu'il aurait vu aux enchaînés ignorants, ne serait pas cru et serait perçu comme une sorte d'illuminé par ses camarades. Cette allégorie philosophique évoque l'accès difficile à la connaissance de la réalité au-delà des apparences.

À bien des égards, Anne incarne cette personne qui a réussi à se libérer de ses chaînes pour découvrir un monde qui, jusqu'ici, lui était profondément inconnu. Le lien s'est rompu au moment de la leçon de piano de son fils, lorsque la sonatine a été entrecoupée par le cri de la jeune femme assassinée. Ce cri résonne en elle jour après jour. Elle ne peut l'oublier. Il fait office d'une certaine forme de libération : elle prend conscience de son inutilité, de sa vie sans aspérité et sans intérêt, et du fait que la passion existe, bien qu'elle lui ait été jusqu'à présent refusée.

Ayant pris conscience de cela, Anne refuse de retourner dans la caverne, de s'accommoder de son ancien quotidien, du monde d'ombres et de faux-semblants dans lequel elle évolue. Elle recherche une nouvelle existence qui lui permettra, à elle aussi, de pouvoir émettre un tel cri et de ne plus vivre dans une passivité étouffante et sclérosante. Ce cri est une vérité qui la pousse à trouver un sens à l'existence ailleurs que dans sa routine vide.

LE RYTHME

La vie d'Anne est monotone. Le cadran des journées n'est marqué que par les sonneries indiquant le début et la fin du temps de travail des ouvriers de l'usine de son époux.

Mais son rythme personnel est inexistant : jour et nuit se confondent puisqu'elle reste souvent éveillée dans son lit, indifférente à son environnement.

Alors, pour briser légèrement le ronronnement des pendules d'une villa vide, Anne passe par la musique, le seul recours qui lui permette d'interrompre pendant quelques minutes le pas lent de sa vie. La musique est importante, Anne ne cesse de le répéter à son fils. C'est là la seule distraction qu'il lui reste. Et c'est pendant la répétition de cette sonatine de Diabelli que tombe la césure, le comma : un cri.

Ce hurlement rompt totalement le rythme nonchalant et monocorde de la vie d'Anne. Il existe autre chose, un autre son, un autre mouvement. Il faut écouter la discordance. C'est cet élément chantant qu'elle recherche progressivement, lentement, à l'instar du tempo de la sonatine (*moderato cantabile*), en revenant sur les lieux du crime.

Et là, de chapitre en chapitre, s'installe une autre cadence qui va crescendo. Dans le café l'attend un homme qui l'espionne à son insu depuis un certain temps. Il est une sorte de silence sur sa partition qui attend de se faire note – comme le cri a surgi – pour envahir son existence et ne plus permettre que celle-ci demeure inchangée.

« L'homme avait cessé de lire son journal.

– Justement, hier à cette heure-ci, j'étais chez Mademoiselle Giraud.

Le tremblement des mains s'atténua. Le visage prit une contenance presque décente.

– Je vous reconnais.

– C'était un crime, dit l'homme.

– Je vois... Je me le demandais, voyez-vous.

– C'est naturel.

– Parfaitement, dit la patronne. Ce matin, c'était un défilé. L'enfant passa à cloche-pied sur le trottoir.

– Mademoiselle Giraud donne des leçons à mon petit garçon. » (p. 25)

Cette mélodie qui progresse dans son quotidien, c'est le son de sa voix qui lui raconte l'histoire sans cesse réinventée d'un couple malheureux mais amoureux. Leur conversation est entrecoupée de nouveaux silences : ceux de la gêne, ceux de la respiration, ceux de la peur. Anne sait en effet qu'en continuant à déchiffrer la partition de la vie dont la tonalité serait donnée par Chauvin, elle tombe petit à petit dans le gouffre de l'adultère, mais il lui semble aussi effrayant qu'excitant de sombrer.

Le péché se rapproche, la mer se fait plus pressante, le printemps cède lentement sa place à l'été. Les odeurs pénétrantes des fleurs la hantent. Elle étouffe, elle suffoque dans son milieu. Elle sent Chauvin se rapprocher d'elle sur le boulevard, dans le parc près de la maison, ses mains posées sur la grille. Au chapitre VII, le rythme ne cesse de s'accélérer, jusqu'à ce qu'Anne, étourdie par le vin, ait une nausée trop conséquente. La tempérance n'est plus de mise, il faut lâcher prise. Cela se soldera par un baiser glacial et mécanique :

« Elle fait alors ce qu'il n'avait pas pu faire. Elle s'avança vers lui d'assez près pour que leurs lèvres puissent s'atteindre. Leurs lèvres restèrent l'une sur l'autre, posées, afin que ce fût fait et suivant le même rite mortuaire que leurs mains, un instant avant, froides et tremblantes. Ce fut fait. » (p. 121)

Mais leur cœur demeure froid, gelé par tant de bien-séance, de codes à respecter, d'inactivité. Anne et Chauvin termineront-ils par une pause ? Est-ce la mesure finale de ce baiser ? Le rythme modéré deviendra-t-il plus vif, plus cadencé, comme un deuxième mouvement que l'on voudrait allegro ? L'auteure laisse au lecteur le soin d'achever la partition ou de rester dans une forme d'inaccomplissement.

PISTES DE RÉFLEXION

QUELQUES QUESTIONS POUR APPROFONDIR VOTRE RÉFLEXION...

- Repérez tous les éléments de ce livre qui vous permettent de ne plus le concevoir comme un roman traditionnel.
- Outre le rythme, la musique intervient-elle dans le déroulement de ce récit ?
- L'alcool est-il un élément-clé de ce roman ? Pourquoi ?
- Peut-on dire que les personnages de Duras n'ont aucun point commun avec ceux d'un Balzac (1799-1850) ou d'un Flaubert (1821-1880) ?
- Comment envisageriez-vous la suite de l'existence d'Anne Desbaresdes ?
- En quoi la scène du repas est-elle révélatrice de la psychologie d'Anne et de Chauvin ?
- Comment interprétez-vous la phrase suivante prononcée par Anne : « J'ai crié, si vous saviez. » (p. 42)
- À votre avis, y a-t-il une part autobiographique dans ce roman ?
- Comparez ce livre et son adaptation cinématographique, intitulée également *Moderato cantabile* (film de Peter Brook en 1960). Les préceptes du Nouveau Roman sont-ils respectés au cinéma ?
- Connaissez-vous d'autres œuvres du Nouveau Roman ? Celles-ci se rapprochent-elles de la thématique et de l'écriture de Duras ?

POUR ALLER PLUS LOIN

ÉDITION DE RÉFÉRENCE

- DURAS M., *Moderato cantabile*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1993, 165 p.

ÉTUDES DE RÉFÉRENCE

- DE LA MOTTE A., *Au-delà du mot. Une « écriture du silence » dans la littérature française au vingtième siècle*, Münster, LIT Verlag, coll. « Ars rhetorica », n° 14, 2004.
- MAROTTE (Evelyne), *Fiche de lecture sur La Modification de Michel Butor*, Bruxelles, LePetitLittéraire.fr, 2014.
- PINEAU (Noémie), *Fiche de lecture sur Les Fruits d'or de Nathalie Sarraute*, Bruxelles, LePetitLittéraire.fr, 2014.

ADAPTATION

- *Moderato cantabile*, film de Peter Brook, avec Jean-Paul Belmondo et Jeanne Moreau, France, Italie, 1960.

SUR LEPETITLITTÉRAIRE.FR

- Fiche de lecture sur *L'Amant* de Marguerite Duras.
- Fiche de lecture sur *Le Ravissement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras.
- Fiche de lecture sur *Un barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras.

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre librairie en ligne
et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

Retrouvez notre offre complète sur lePetitLittéraire.fr

- des fiches de lectures
- des commentaires littéraires
- des questionnaires de lecture
- des résumés

ANOUILH

- Antigone

AUSTEN

- Orgueil et Préjugés

BALZAC

- Eugénie Grandet
- Le Père Goriot
- Illusions perdues

BARJAVEL

- La Nuit des temps

BEAUMARCHAIS

- Le Mariage de Figaro

BECKETT

- En attendant Godot

BRETON

- Nadja

CAMUS

- La Peste
- Les Justes
- L'Étranger

CARRÈRE

- Limonov

CÉLINE

- Voyage au bout de la nuit

CERVANTÈS

- Don Quichotte de la Manche

CHATEAUBRIAND

- Mémoires d'outre-tombe

CHODERLOS DE LACLOS

- Les Liaisons dangereuses

CHRÉTIEN DE TROYES

- Yvain ou le Chevalier au lion

CHRISTIE

- Dix Petits Nègres

CLAUDEL

- La Petite Fille de Monsieur Linh
- Le Rapport de Brodeck

COELHO

- L'Alchimiste

CONAN DOYLE

- Le Chien des Baskerville

DAI SIJIE

- Balzac et la Petite Tailleuse chinoise

DE GAULLE

- Mémoires de guerre III. Le Salut. 1944-1946

DE VIGAN

- No et moi

DICKER

- La Vérité sur l'affaire Harry Quebert

DIDEROT

- Supplément au Voyage de Bougainville

DUMAS

- Les Trois Mousquetaires

ÉNARD

- Parlez-leur de batailles, de rois et d'éléphants

FERRARI

- Le Sermon sur la chute de Rome

FLAUBERT

- Madame Bovary

FRANK

- Journal d'Anne Frank

FRED VARGAS

- Pars vite et reviens tard

GARY

- La Vie devant soi

GAUDÉ

- La Mort du roi Tsongor
- Le Soleil des Scorta

GAUTIER

- La Morte amoureuse
- Le Capitaine Fracasse

GAVALDA

- 35 kilos d'espoir

GIDE

- Les Faux-Monnayeurs

GIONO

- Le Grand Troupeau
- Le Hussard sur le toit

GIRAUDOUX

- La guerre de Troie n'aura pas lieu

GOLDING

- Sa Majesté des Mouches

GRIMBERT

- Un secret

HEMINGWAY

- Le Vieil Homme et la Mer

HESEL

- Indignez-vous !

HOMÈRE

- L'Odyssée

HUGO

- Le Dernier Jour d'un condamné
- Les Misérables
- Notre-Dame de Paris

HUXLEY

- Le Meilleur des mondes

IONESCO

- Rhinocéros
- La Cantatrice chauve

JARY

- Ubu roi

JENNI

- L'Art français de la guerre

JOFFO

- Un sac de billes

KAFKA

- La Métamorphose

KEROUAC

- Sur la route

KESSEL

- Le Lion

LARSSON

- Millenium I. Les hommes qui n'aimaient pas les femmes

LE CLÉZIO

- Mondo

LEVI

- Si c'est un homme

LEVY

- Et si c'était vrai...

MAALOUF

- Léon l'Africain

MALRAUX

- La Condition humaine

MARIVAUX

- La Double Inconstance
- Le Jeu de l'amour et du hasard

MARTINEZ

- Du domaine des murmures

MAUPASSANT

- Boule de suif
- Le Horla
- Une vie

MAURIAC

- Le Nœud de vipères

MAURIAC

- Le Sagouin

MÉRIMÉE

- Tamango
- Colomba

MERLE

- La mort est mon métier

MOLIÈRE

- Le Misanthrope
- L'Avare
- Le Bourgeois gentilhomme

MONTAIGNE

- Essais

MORPURGO

- Le Roi Arthur

MUSSET

- Lorenzaccio

MUSSO

- Que serais-je sans toi ?

NOTHOMB

- Stupeur et Tremblements

ORWELL

- La Ferme des animaux
- 1984

PAGNOL

- La Gloire de mon père

PANCOL

- Les Yeux jaunes des crocodiles

PASCAL

- Pensées

PENNAC

- Au bonheur des ogres

POE

- La Chute de la maison Usher

PROUST

- Du côté de chez Swann

QUENEAU

- Zazie dans le métro

QUIGNARD

- Tous les matins du monde

RABELAIS

- Gargantua



RACINE

- Andromaque
- Britannicus
- Phèdre

ROUSSEAU

- Confessions

ROSTAND

- Cyrano de Bergerac

ROWLING

- Harry Potter à l'école des sorciers

SAINT-EXUPÉRY

- Le Petit Prince
- Vol de nuit

SARTRE

- Huis clos
- La Nausée
- Les Mouches

SCHLINK

- Le Liseur

SCHMITT

- La Part de l'autre
- Oscar et la Dame rose

SEPULVEDA

- Le Vieux qui lisait des romans d'amour

SHAKESPEARE

- Roméo et Juliette

SIMENON

- Le Chien jaune

STEEMAN

- L'Assassin habite au 21

STEINBECK

- Des souris et des hommes

STENDHAL

- Le Rouge et le Noir

STEVENSON

- L'Île au trésor

SÜSKIND

- Le Parfum

TOLSTOÏ

- Anna Karénine

TOURNIER

- Vendredi ou la Vie sauvage

TOUSSAINT

- Fuir

UHLMAN

- L'Ami retrouvé

VERNE

- Le Tour du monde en 80 jours
- Vingt mille lieues sous les mers
- Voyage au centre de la terre

VIAN

- L'Écume des jours

VOLTAIRE

- Candide

WELLS

- La Guerre des mondes

YOURCENAR

- Mémoires d'Hadrien

ZOLA

- Au bonheur des dames
- L'Assommoir
- Germinal

ZWEIG

- Le Joueur d'échecs

© lePetitLitteraire.fr, 2016. Tous droits réservés.

www.lepetitlitteraire.fr

ISBN version imprimée : 978-2-8062-7823-4

ISBN version numérique : 978-2-8062-7822-7

Dépôt légal : D/2016/12603/158

Conception numérique : Primento,
le partenaire numérique des éditeurs

Et beaucoup d'autres sur lePetitLittéraire.fr

